

— Mais, monsieur le ministre, reprit l'officier, ancien polytechnicien lui-même, ils ont ma parole, je ne peux pas... » Mais Casimir Perier n'écoutait plus. A ce moment j'aperçus, dans un coin du salon où se passait cette scène, un homme assis et faisant triste mine. Devant lui se promenait de long en large un aide de camp de mon frère aîné, le général Marbot, qui ne le quittait pas de l'œil. « Qu'est-ce que vous faites donc là? demandai-je au général. — Je garde à vue ce monsieur que vous voyez. — Qui est-ce? — Le préfet de police. — Ah! — Il trahit, dit-on. » Et voilà dans quelles situations on se trouve le lendemain des révolutions, quand il s'agit de rétablir l'ordre non seulement dans la rue, mais dans la hiérarchie gouvernementale.

Du reste, j'entendais toujours avec plaisir battre le rappel, qui à chaque émeute nouvelle appelait sous les armes la garde nationale et, bien entendu, précepteurs, maîtres, professeurs qui en faisaient partie. C'était la suspension des études et surtout suspension du collège où, heureusement, je ne devais plus rester longtemps. Au printemps de 1831, comme je n'y faisais plus rien de bon, on se décida à m'en retirer; mon goût pour la carrière navale allant toujours croissant, mon père résolut de faire de moi un marin. Seulement il voulut qu'avant d'embrasser sérieusement la profession, je fisse une campagne de mer. On m'envoya donc à Toulon, pour être embarqué comme pilotin volontaire sur la frégate *l'Arthémise*, commandant Latreyte. Je n'avais

pas treize ans, c'était le bon moment pour commencer.

Après les adieux les plus tendres à ma mère, mon père, ma tante, mes frères et sœurs, que je n'avais jamais quittés, on m'emballa dans une chaise de poste avec monsieur Trognon, et en route!

Le trajet se fit sans incidents jusqu'à Lyon, mais là, le préfet, M. Paulze d'Ivoy et M. Vitet, l'auteur des *Barricades des Etats de Blois*, s'emparèrent de moi pour me faire voir la ville, en réalité pour faire de moi un prétexte à manifestations en faveur du nouveau régime. On me promena en voiture à Fourvières, à la Croix-Rousse, où je reçus de l'énergique population le meilleur accueil. Je dus, moi, bambin de treize ans, recevoir les officiers de la garde nationale, très militaires, par exemple, sous l'uniforme à revers blancs, imité de la garde impériale, dont ils étaient revêtus. Toutes ces réceptions, ces représentations, fort peu de mon goût, allaient se reproduire tout le long de la route, jusqu'à Toulon, augmentant de vivacité à mesure que nous descendions plus au midi et que nous traversions des populations plus divisées par les passions politiques.

A Valence, je trouvai une foule immense, avec la garnison et la garde nationale sous les armes, et un grand lieutenant-colonel du 49<sup>e</sup> de ligne, un homme superbe, insistant pour me faire passer la revue des troupes. Il me prit d'une main, tandis que de l'autre il brandissait son épée et donnait le signal de l'enthousiasme. Il s'appelait Magnan et il est mort ma-

réchal de France. A Mornas, patrie du fameux baron des Adrets, la réception prit une forme originale. En arrivant au relais, j'aperçus une grande foule et la garde nationale rangée sur deux files, à droite et à gauche des postillons qui allaient relayer. La voiture vint s'arrêter entre ces deux files et je crus lire comme un sourire contenu sur les visages des gardes nationaux, sourire qui dura peu, le commandant, au comble de l'excitation, émettant rapidement les commandements de : « Présentez, armes ! — Feu ! » suivis d'une pétarade abominable, tous les gardes nationaux ayant le doigt sur la gâchette en présentant les armes. La foule poussa un immense hurrah, les chevaux épouvantés se cabrèrent, se renversèrent, ce fut un désordre terrible, qui parut transporter de joie le commandant.

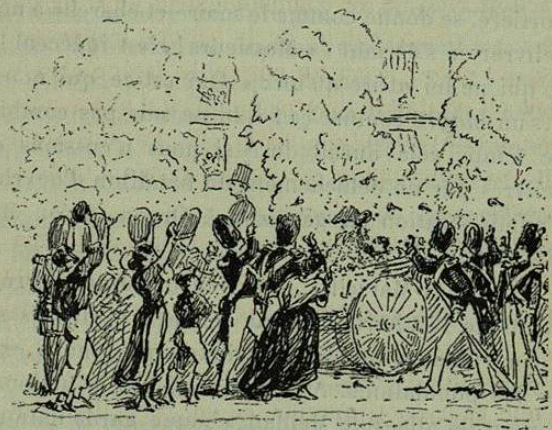
Rien de saisissant à Orange ou à Avignon ; discours des autorités, visite aux monuments publics, à peu près la routine, devenue aujourd'hui si familière à tous, de la réception officielle. Mais à Orgon, entre Avignon et Aix, ce fut différent. Foule immense des plus agitées à l'arrivée, cris de toute sorte, puis la voiture prise d'assaut par des gens qui semblaient ivres, mais qui n'étaient ivres que de passion politique. Il paraît que la ville d'Orgon passait pour ne pas être favorable au régime de 1830. Aussi fus-je salué de tous côtés de cris : « Nous sommes les gens de Cavaillon ! — Nous sommes descendus de la montagne pour que vous puissiez dire à votre papa que les Provençaux ne sont pas carlistes. » Et en avant

la *Marseillaise* ! La voiture est dételée, la foule l'entoure, monte sur les marchepieds, les roues, l'avant-train, l'impériale. Je suis prisonnier dans ma cage, ne voyant devant les portières que les bottes de tous ceux qui sont assis sur l'impériale. Tous les couplets de la *Marseillaise* se suivent, accompagnés de vociférations. Un monsieur parvient à se glisser jusqu'à la portière, se donne comme le maire et cherche à nous délivrer en s'écriant : « Messieurs ! c'est indécent ! » ce qui ne lui attire qu'un : « Qui est-ce qui nous a f... un *mayré* comme ça ! » Je ne sais pas combien de temps cela aurait duré si nous n'eussions été délivrés par un détachement du bataillon d'ouvriers d'administration en garnison à Orgon, qu'on était allé querir.

D'Orgon à Marseille, nous rencontrâmes les régiments de la Charte, venant de Paris et dirigés sur Alger, passage qui ne contribuait pas peu à exciter les populations. A Marseille la garde nationale bordait les allées de Meillan, chaque garde national ayant dans le canon de son fusil, un bouquet qu'il ôtait pour le jeter dans la calèche où je me trouvais avec le général Gazan, si bien que je fus bientôt complètement enseveli, ma tête seule émergeant, pendant que la foule criait à tue-tête : « Vivé lé Prinche ! » et que j'entendais des voix de femmes ajouter : « Qué sis pould ! »

A peine arrivé à Toulon la frégate sur laquelle j'étais embarqué prit la mer. Mon apprentissage commença et je me trouvai vite en famille au milieu

de nos marins qui tous, officiers, maitres, matelots, non seulement me montrèrent dès le premier jour une affection qui me gagna le cœur, mais s'étudièrent à me rendre le séjour du bord agréable, tout en m'initiant, chacun dans sa sphère, à tous les détails du métier. L'*Arthémise* était une belle frégate à voiles,



de cinquante-deux canons, avec une gigantesque mâture, un des types les plus élégants de la vieille marine. C'était bien la vieille marine, en effet; nous avions encore des câbles en chanvre au lieu de chaînes. Notre équipage, exclusivement composé d'hommes des classes, était leste, hardi dans la mâture, mais légèrement insubordonné. Les commandements se faisaient, escortés d'un déluge de jurons et s'exécutaient sous une grêle de coups administrés par

la maistrance. Les chefs, provenant de l'ancienne marine impériale, avaient gardé la détestable habitude, qui nous a coûté tant de revers, de négliger complètement l'instruction militaire. Ils ne voyaient que la navigation. On suivait bien une routine d'exercices réglementaires, mais ces exercices étaient ridicules. Pour l'artillerie, le *nec plus ultra* de la perfection était qu'au commandement de « *Refoulez* », les treize refouloirs de la batterie frappassent l'âme des pièces avec un ensemble irréprochable. Parfois on récitait la théorie au milieu d'une somnolence et d'une inattention universelle. Pas une application, pas un coup de canon tiré pendant toute la campagne.

Le commandant me donna des maitres et des matelots comme instructeurs de détail et j'appris vite toutes les nomenclatures, l'art de manier l'épissoir, de faire des nœuds et aussi de grimper dans la mâture, ce que je n'accomplis pas la première fois sans une peur épouvantable. Je me rappelle qu'arrivé aux barres de perroquet, je me tenais cramponné et n'osai redescendre que sous la pression du rire moqueur des assistants. Mais c'est par l'observation que j'appris le plus et j'eus tout de suite ce je ne sais quoi qui ne s'enseigne pas : l'instinct des choses de la mer. La campagne fut agréable et les relâches intéressantes.

A Ajaccio je retombai encore dans les démonstrations publiques et je fus là le héros d'une manifestation napoléonienne. On me porta comme en triomphe

hommes sans tenir compte des efforts de l'officier de quart et de quelques gradés présents, s'emparèrent des canots et bateaux de passage qui étaient le long du bord et filèrent à terre en bordée. Le lendemain, impossible de partir, nous n'avions plus d'équipage. Il fallut recourir à la police et à la garnison anglaises : elles organisèrent des battues, ramassèrent nos coureurs et nous les ramenèrent presque tous dans la soirée. Nous partîmes, un peu humiliés d'avoir donné aux Anglais ce triste exemple de l'indiscipline qui suit toujours les révolutions. Les Anglais eux aussi ont eu leur révolution, mais ils se sont bien gardés d'en faire plusieurs et surtout d'édicter des lois qui en rendent le retour périodique inévitable. Ayant plus de trois cents délinquants, il fut impossible de sévir ; les hommes le sentirent et avec une intention évidente de narguer leurs officiers, ils passèrent les soirées suivantes à chanter des chansons révolutionnaires dont ils venaient hurler des couplets à genoux sur le gaillard d'arrière. Peu à peu la fermeté des chefs eut raison de ces saturnales.

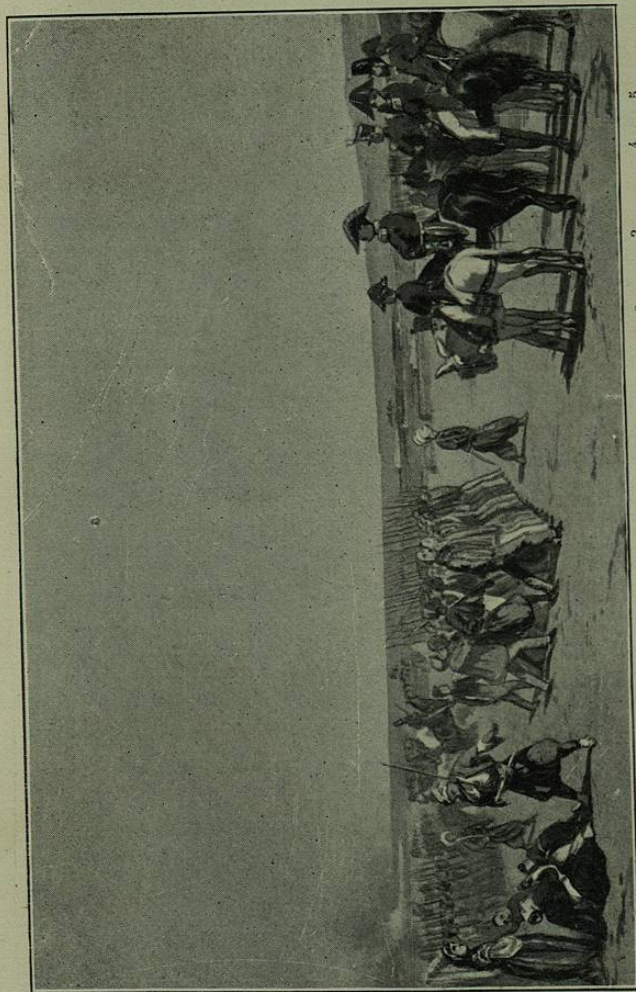
Des orages nous retinrent dans le canal de Malte et il s'en fallut de bien peu que nous ne nous trouvassions sur les lieux, juste le jour où une éruption fit sortir du milieu de la mer une île et un volcan aujourd'hui rentrés au fond des eaux. Après une longue traversée, la frégate mouilla à Alger qui, en 1831, était encore la ville des deys. Pas une rue n'avait été élargie, pas une maison européenne bâtie. Une nombreuse population indigène y habitait

encore ; la rue de la Marine semblable à un escalier étroit et tortueux était encombrée de négresses marchandes ; les cafés remplis de Maures coiffés d'immenses turbans. Pour ajouter au pittoresque, on se battait aux portes de la ville ; le gouverneur général, Berthezène, venait d'être ramené tambour battant de Médéah ; de la frégate je voyais pétiller la fusillade sur les coteaux de Kouba et il fallait faire colonne pour ravitailler la Maison-Carrée ! Dans ces circonstances le gouverneur pensa qu'il serait d'un bon effet de montrer le *fiis du Roi* aux troupes et on décida qu'il y aurait une revue le lendemain. On retirerait momentanément les troupes des lignes de défense et la revue serait passée à Mustapha. J'avais hasardé la proposition d'aller voir les soldats aux lignes de défense même, dans l'espoir de me rapprocher des coups de fusil, désir bien naturel, puisque malgré mes treize ans, je portais un uniforme de volontaire, mais on ne m'écoula pas, et monté sur la mule blanche de l'ex-dey, que malgré mes protestations d'écuyer, un soldat du train persistait à tenir par la bride, on me conduisit à Mustapha.

Une vraie revue, celle-là ! Les soldats s'étaient battus toute la matinée ; le teint hâlé, les yeux rougis par la fumée, le trait noir au coin droit de la bouche, là où ils déchiraient la cartouche, zouaves et lignards avaient une fière mine. Les zouaves venaient à peine d'être formés et ne ressemblaient guère aux zouaves d'aujourd'hui. Le rang se composait en majorité d'Arabes portant à peu près l'uniforme

actuel, mais les jambes nues et les pieds chaussés de savates, entremêlés de voyous parisiens tirés des régiments de la Charte, la plupart en blouse et casquette. Bien des sous-officiers sortaient de la garde royale et en portaient encore la capote bleue. La tenue absolument fantaisiste des officiers complétait cette bigarrure; la plupart avaient adopté le costume mameluck, turban blanc, immenses culottes, bottes jaunes, soleil dans le dos et ciméterre. Après les zouaves, je vis défilér l'escadron des chasseurs algériens, noyau des futurs chasseurs d'Afrique, habillés aussi à la turque avec turban, sauf leur chef, un capitaine d'artillerie à grande barbe, portant le burnous et les pistolets à l'arabe sur son uniforme. Il s'appelait Marey-Monge et est mort général de division.

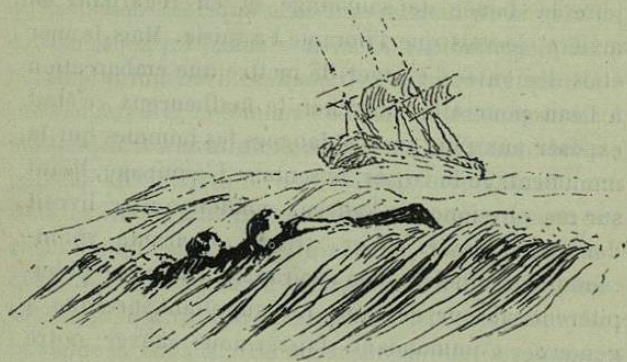
Après la revue on me ramena à bord. La frégate appareilla pour Port-Mahon, où nous fîmes une longue quarantaine, puis de là pour Toulon, où notre arrivée coïncida avec le retour de l'escadre qui avait forcé l'entrée du Tage, sous les ordres de l'amiral Roussin. Avec de grands regrets que l'*Arthémise* n'eût pas été de la partie, j'allai visiter ces beaux vaisseaux, et en particulier le vaisseau l'*Algésiras*. Son commandant, M. Moulac, un grand homme à robuste charpente, aux cheveux gris, un brave entre les braves, un rude combattant de nos luttes maritimes avec les Anglais, me fit un récit qui m'émut fortement et que je transcris ici, tel qu'il s'est fixé dans ma mémoire.



1. Cap. Marey, commandant. 2. Prince de Joinville. 3. Gai baron de Feuchières. 4. Cél. Mounier. 5. M. Trognon.  
No 10. — A ALGER. — Les Zouaves.

« Il a venté tempête comme vous savez, tous ces jours-ci. Le vaisseau était à la cape courante, lorsque j'entendis le cri de : « Un homme à la mer ! » On jette la bouée de sauvetage et en regardant en arrière, je vois que l'homme l'a saisie. Mais la mer était démontée ; essayer de mettre une embarcation à l'eau pour aller chercher le malheureux, c'était exposer aux plus grands dangers les hommes qui la montaient. Je le voyais, le sentais. L'équipage, lisant sur ma physionomie l'affreux combat qui se livrait dans mon cœur, vingt, trente, quarante volontaires, des officiers, des aspirants en tête, se précipitèrent autour de moi, me suppliant presque à genoux : Commandant, laissez-nous sauver notre camarade ! Nous ne pouvons l'abandonner ! » J'eus la faiblesse de céder. Par un bonheur inespéré, nous réussîmes à mettre à l'eau, sans accident, une embarcation qui s'éloigna, montée par douze hommes. Nous la vîmes, par un plus grand bonheur encore, atteindre et recueillir le malheureux, et je manœuvrais pour faciliter son retour, lorsqu'une énorme lame déferla sur elle. Ce fut à bord un cri d'horreur. Plus rien !!! Un instant après, je vis, sur la crête d'une lame, mon canot chaviré et deux ou trois hommes, dont un aspirant, accrochés sur sa quille. Pour abréger leur agonie, je fis ostensiblement faire route ; l'aspirant comprit cet abandon forcé, car il fit un geste d'adieu et se laissa aller. J'avais été faible, j'en étais cruellement puni. Treize hommes au lieu d'un, noyés par ma faute ! » Jamais je n'ou-

blierai l'expression de sévérité que prit la figure du commandant quand il ajouta en me mettant la main sur l'épaule : « Vous commanderez un jour, jeune



homme ! Que mon souvenir vous rappelle toujours l'inflexibilité du devoir. »

Après ce dernier épisode de ma première campagne, je débarquai, mais je débarquai marin dans l'âme et il ne fut plus question pour moi, une fois rentré à Paris, que d'acquérir les connaissances techniques du métier. Les années 1832 et 1833 y furent consacrées. Un homme charmant, aimé de tout le monde, un instructeur sans pareil, M. Guérard, fut mon professeur de mathématiques ; un lieutenant de vaisseau, M. Hernoux, me fit les cours de l'École navale. En même temps, je me mis aussi et assidument à l'étude du dessin. Mon premier maître en ce genre fut M. Barbier, le père de Jules Barbier, le poète et librettiste, condisciple,

avec Emile Augier, de mes jeunes frères. Je faisais aussi de l'aquarelle avec un Anglais, William Cal- low, de l'huile dans l'atelier de Gudin ; mais mon véritable maître, celui qui m'a appris à dessiner, qui m'a conduit, dirigé et donné le goût des choses de l'art fut Ary Scheffer, avec qui je suis resté intimement lié jusqu'à sa mort.

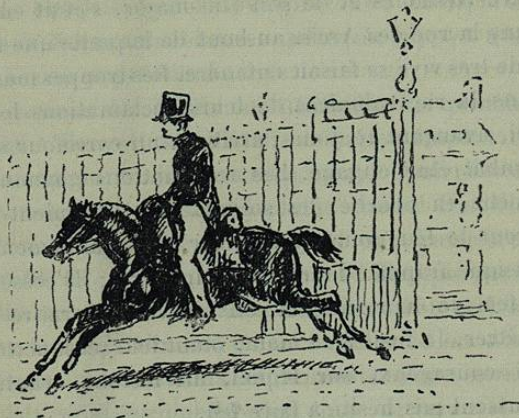
Ce fut vers cette époque qu'une armée française entra en Belgique, fit le siège et prit la citadelle d'Anvers, campagne pendant laquelle mes deux frères aînés eurent pour la première fois l'honneur de conduire au feu nos soldats. Anvers pris, le gouvernement français, satisfait d'avoir fait acte de vigueur devant l'Europe et montré à tous ce que valaient toujours nos légions, rappela immédiatement l'armée, et mon père vint la passer en revue dans les cantonnements qu'elle occupait à la frontière. Je fus de ce voyage ; les troupes étaient splendides, pleines de confiance et d'ardeur. On me montra une brigade d'infanterie, qui pour arriver à heure fixe, à point nommé, lors de la mobilisation, avait fait des étapes de soixante à soixante-dix kilomètres. Ce voyage fut bien intéressant, mais pénible : tous les jours, entrée dans les villes, revue partielle par un froid de Sibérie ; tous les jours banquets et bals le soir. La revue principale fut passée à Valenciennes ; les troupes, rangées sur la neige, avaient une magnifique apparence, et bien qu'il fit un froid terrible, un brillant soleil éclairait cette belle scène militaire. Elle fut égayée par un petit incident : Valenciennes

avait pour commandant de place un vieux colonel, rentré dans l'armée en 1830, après avoir un peu trempé dans les conspirations, sous la Restauration. Il s'appelait M. de la Huberdière et il s'était fait faire un chapeau identiquement pareil à celui de Napoléon, dont il se coiffait de la même façon. Dans le défilé, désireux de se faire voir ou emporté par l'enthousiasme, il se porta insensiblement en avant de l'état-major, du côté où arrivaient les troupes, puis en ligne avec le Roi, si bien que les troupes paraissaient défilé devant lui. Cela impatienta Heymès, un des aides de camp de mon père, qui alla à lui et saluant lui dit : « Colonel, il me semble que vous seriez encore mieux placé sur le cheval du Roi. » Dire le fou rire qui accueillit l'observation.

Cet Heymès, un des rares survivants de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue, était devenu, à sa sortie de ce charnier, aide de camp du maréchal Ney. C'est lui qui, dans la fameuse retraite de Russie, fut envoyé demander au général qui détruisait les ponts de la Bérésina de suspendre cette destruction pour laisser passer la colonne des blessés, voués sans cela à la mort. Il fallait voir l'expression que prenait son visage, déjà sévère, quand il répétait la réponse qu'avec un accent méridional lui fit le général en question : « Hé, mon cher ! les blessés ! l'Empereur ! il en a fait le sacrifice ! »

Ce brave Heymès rendit à mon père un grand service peu de temps après la revue qui m'a amené à parler de lui. C'était au moment de l'insurrection de

juin 1832. Nous étions à Saint-Cloud. On savait bien que les agitateurs de toute catégorie comptaient faire une démonstration à l'occasion des funérailles du général Lamarque, mais on pensait que cette démonstration serait sans gravité. Quand, vers cinq heures du soir, nous vîmes Heymès en bourgeois



entrer au galop dans la cour, monté sur un cheval de dragon couvert d'écume. Il venait de la démonstration et avait assisté au prologue ordinaire des révolutions : pillage et massacre ; pillage des boutiques d'armuriers, assassinat des officiers du 6<sup>e</sup> dragons, tués à coup de pistolet, sans provocation aucune, devant leurs escadrons en bataille. « Il faut venir à Paris, » dit-il en descendant de cheval. Mon père ne se le fit pas répéter et une heure après il arrivait aux Tuileries et donnait de là l'impulsion qui écrasa dans l'œuf la tentative



révolutionnaire. Le lendemain matin, il était à cheval au milieu des troupes, des gardes nationales qui cernaient l'émeute dans le quartier Saint-Merri. Il se passa là un fait bien caractéristique de ce peuple de Paris chez qui, au milieu de ses aberrations, vibre toujours la corde généreuse. Le Roi, accompagné de mon frère Nemours et de son état-major, s'était engagé dans la rue des Arcis, au bout de laquelle une fusillade très vive se faisait entendre. Les troupes massées dans la rue saluaient de leurs acclamations le Roi qui, avançant toujours, arriva à un carrefour où le combat était engagé. Les acclamations gagnant de proche en proche, les soldats qui tiraient cessèrent le feu pour s'y associer. Ce changement de musique frappa à leur tour les insurgés; ils cessèrent le feu de leur côté et on les vit apparaître aux fenêtres, le fusil à la main, ôtant leur casquette au Roi courageux, sur lequel, un instant avant, ils n'eussent pas hésité à faire feu. ←

Inutile de dire que lorsque le Roi et son escorte eurent disparu dans une rue latérale, le combat reprit de plus belle et le 42<sup>e</sup> de ligne enleva le cloître Saint-Merri. Le 42<sup>e</sup> Régiment historique qui, après avoir combattu l'insurrection blanche en Vendée, l'insurrection républicaine au cloître Saint-Merri, fait échouer la tentative du prince Napoléon à Boulogne, occupé la Chambre des députés le 2 décembre et héroïquement perdu deux fois son effectif au siège de Paris, a finalement eu la chance de conserver presque seul, au milieu de nos malheurs, ses armes et son drapeau.

Le cours de mes études ne fut plus interrompu que par un voyage que le Roi fit en Normandie, où je l'accompagnai. Le but officiel du voyage était de passer en revue, à Cherbourg, l'escadre qui avait opéré dans la mer du Nord, de concert avec l'escadre anglaise, pendant le règlement de la question belge, mais le but principal était de parcourir les départements de Normandie et de se mettre en rapport avec leurs braves populations.

Ce voyage fut fertile en incidents. Le premier survint à Bernay, la ville du vertueux Dupont de l'Eure, un de ces vertueux qui vous feraient vertueusement couper la tête, plutôt que de renoncer à la moindre parcelle de leurs utopies populacières. Le préfet, M. Passy, avait averti le Roi que parmi les discours qui lui seraient adressés à son arrivée, il s'en trouverait un où on lui ferait la leçon. Ainsi prévenus, nous arrivons, et montés sur une estrade en plein vent, surmontée d'un dôme de verdure, la réception et les discours commencent. Rien de particulier d'abord, enfin un président de tribunal s'avance et je vois tout de suite à la manière dont il salue, à son air pincé et à la curiosité avec laquelle toutes les têtes tendent l'oreille que le Roi va recevoir la leçon annoncée. Elle arrive, en effet, très étudiée, très impertinente; tout le monde écoute en silence; il y est question de courtisans, de danger d'écouter les flatteurs, etc., etc. Au moment où elle se termine, les têtes de M. le président et de ses amis se relèvent avec un petit air d'« attrape mon bonhomme ».

Le Roi répond alors avec la plus grande politesse, « remerciant M. le président, des conseils qu'il veut bien lui donner. Flatteurs et courtisans ont fait bien du mal en effet, et la race n'en est malheureusement pas éteinte, car nous avons aujourd'hui des courtisans bien plus dangereux que les flatteurs des Rois et des princes, ce sont les courtisans et les flatteurs du peuple, qui, pour acheter une vaine et misérable popularité, lui suggèrent pour son malheur des rêves irréalisables, etc., etc... ». Sur ce thème, mon père décoche une râclée bien appliquée, interrompue à chaque instant par des acclamations contagieuses, si bien que ce brave président ne savait plus où se fourrer. Mon père, entre autres qualités éminemment françaises possédait au plus haut degré l'esprit de répartie. Il a toujours su s'en servir, mais avec une politesse et une bonhomie qui émoussaient ce que la pointe avait de trop sensible. Cette fois-ci le coup avait bien porté.

Le voyage ainsi commencé continua avec une cordialité de réception et un succès toujours croissant. Comme métier, c'était assez fatigant. On allait à petites journées, de réceptions en réceptions. Partout la garde nationale et les troupes sous les armes. Quand le nombre en était considérable nous montions à cheval sur des chevaux prêtés ou requis, préparés d'avance ; le soir au gîte, grand banquet et généralement un bal. C'était nous, les jeunes gens, qui avions à conduire le bal, tâche assez agréable si nous avions pu choisir au milieu de très jolies femmes que mes

quatorze ans commençaient à remarquer et dont le nombre était grand, particulièrement à Grandville et à Saint-Lô. Mais nos danseuses nous étaient désignées d'office et choisies dans les familles des autorités. Nous nous évertuions quand même pour être aimables. L'étais-je trop ou pas assez à un bal où je vis paraître tout à coup entre moi et ma danseuse la tête de son mari avec un : « Hein ! elle n'est pas mal ma femme ! » suivi du claquement de langue d'un dégustateur satisfait.

Falaise fut le point culminant du voyage, quant aux incidents. Nous devions y faire étape et comme il s'y était réuni une quinzaine de bataillons de garde nationale, l'aide de camp, qui faisait fonctions de fourrier des logis, s'était occupé de trouver, pour le Roi, pour nous, pour les maréchaux Soult et Gérard, qui étaient du voyage, des montures convenables. Justement la célèbre foire de Guibray, qui se tient près de Falaise, venait de se terminer, et un cirque, venu pour l'égayer, se trouvait encore là. On fit main basse sur sa cavalerie, et, à notre arrivée, nous eûmes la très agréable surprise de trouver de beaux chevaux blancs, bien caparaçonnés, au lieu des bidets d'allure et des chevaux de gendarmes, que nous montions d'ordinaire.

Nous voilà donc en selle et la revue commence. Au moment où le Roi prend la droite de la ligne, la musique se fait entendre et ce que personne n'avait prévu se manifeste. Nos fiers coursiers, se croyant en scène, chacun s'empresse d'exécuter son travail particulier. Le Roi, le maréchal Soult et deux autres

personnes montaient les chevaux du *Grand-Ecart*, qui tous les quatre se réunissent à l'instant. Leurs cavaliers tirent sur la bride, aussitôt les chevaux se sentant rênés prennent le petit galop obligé. Un autre cheval exécute voltes sur voltes, la confusion est générale, personne ne devinant ce qui se passe, jusqu'à ce que l'aide de camp fourrier des logis, se frappant le front, fit cesser la musique.

Là ne s'arrêtent pas les malheurs ; la garde nationale était toute fière de posséder un canon, qu'elle avait attelé tant bien que mal : un cahot en fait briser l'essieu juste pendant le défilé. Il y avait un peloton de cavalerie monté sur des chevaux entiers ou hongres, mais le trompette était sur une jument, ce qui amena de nouvelles catastrophes à la Rossinante, toujours pendant le défilé. Le soir, grand bal dans une vaste baraque construite pour la circonstance, avec gradins tout autour. Tout à coup la moitié des gradins s'effondre comme des capucins de cartes, et toutes les dames se trouvent, sans grand mal, sur le dos, les jambes en l'air, au milieu d'une poussière épouvantable. J'avoue que nous avons profité peu galamment de la confusion pour aller nous coucher, le Roi faisant de même de son côté et échappant ainsi à la persécution des réfugiés polonais internés à Falaise, qui étaient venus au bal dans des uniformes de lanciers dignes des cloches du bal de l'Opéra, pour l'accabler de leurs réclamations.

## III

1834-1836

Au retour de ce voyage, mon éducation technique avait repris de plus belle. Il avait été décidé qu'avant d'être admis définitivement dans le cadre des officiers de marine, j'irais passer publiquement à Brest l'examen d'élève de première classe. Je fus donc préparé en conséquence, et reçus cette dose progressive d'enseignement, que les Anglais désignent d'un mot caractéristique : *cramming*, auquel je ne trouve d'équivalent dans notre langue que *gaver*. Mon professeur de mathématiques faisait une classe à un certain nombre de jeunes gens, dans une maison de la rue Git-le-Cœur, où j'allais m'habituer à parler en public le langage de l'*x* et de l'*y*. Au contraire des leçons du collège, j'ai gardé le plus doux souvenir de celles que j'ai reçues dans cet antre, car c'était un antre ! Cela tient, sans doute, aux bons camarades que j'y ai rencontrés et qui sont restés mes amis, comme